



Marion McGuinness

*Une bonne
et une mauvaise
nouvelle*

● Roman
EYROLLES

Clothilde a fait de l'annonce des mauvaises nouvelles son métier. Son créneau : les interactions que les gens préfèrent éviter. Sa mission : informer avec diplomatie et professionnalisme en cas de ruptures, licenciements, maladies et décès...

Née sous X, Clothilde porte un prénom qu'elle déteste et collectionne les objets perdus qu'elle s'efforce de rendre à leurs propriétaires. Elle a deux chats, parce qu'eux ne la contredisent jamais, et une seule amie, Sarah. L'unique défaut de Sarah c'est son frère jumeau, Ben, dont Clothilde ne veut plus jamais entendre parler.

Alors qu'elle est confortablement installée dans cette vie un tantinet marginale, Clothilde reçoit la visite du notaire : il a une bonne et une mauvaise nouvelle pour elle. Sa mère biologique vient de mourir, lui laissant un héritage pour le moins inattendu : la garde d'un petit garçon de 8 ans, tout aussi roux qu'elle... qui se révèle être son frère. Mais est-ce la bonne ou la mauvaise nouvelle ?

Marion McGuinness est autrice et traductrice de guides pratiques et de romans. Elle a publié dans la même collection *Égarer la tristesse*, paru en 2019.

www.editions-eyrolles.com
Éditions Eyrolles | Diffusion Geodif

Création Studio Eyrolles d'après © Laura Kate Bradley/Arcangel
© Éditions Eyrolles

Code éditeur : 657380
ISBN : 978-2-212-57380-0

Une bonne et une mauvaise nouvelle

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Collection « Pop'Littérature »

Éditrice externe: Frédérique Martin

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2020
ISBN: 978-2-212-57380-0

MARION MCGUINNESS

Une bonne et une mauvaise nouvelle

● Roman
EYROLLES

Pour Élodie et Chrystelle.

*C'est impossible, dit la Fierté
C'est risqué, dit l'Expérience
C'est sans issue, dit la Raison
Essayons, murmure le Cœur.*

William Arthur Ward

1

— C'EST une bien triste nouvelle, et je suis sincèrement désolée.

C'était un mensonge, évidemment. Clothilde n'était ni sincère ni même désolée. En général, elle essayait de ne rien éprouver quand elle annonçait de mauvaises nouvelles – toujours conserver une distance professionnelle en toutes circonstances.

Face à cette femme aigrie et hautaine, perchée au bord d'un fauteuil en velours bleu pâle au châssis sculpté et laqué, dont les genoux restaient serrés sous le tissu impeccablement repassé de sa jupe, Clothilde ne ressentait rien sinon la douce saveur du devoir accompli.

Ce matin, pour se mettre en jambes, elle avait écouté les informations nationales en buvant son café. Personne ne pouvait suivre vingt minutes de flash en continu et en sortir indemne, ou même de bonne humeur. Elle se remémora quelques bribes – attentat, dérèglement climatique, féminicide – tout en gardant les yeux rivés sur les mains de la femme, tachées par le soleil et parcourues de veines violettes, pressées l'une contre l'autre.

Aujourd'hui, c'était une mission facile – pas d'enfant impliqué, des protagonistes somme toute assez âgés et, en se garant devant l'immense longère entièrement rénovée quelques minutes auparavant, Clothilde avait cru comprendre que l'argent n'était pas un problème. Ça l'aidait de penser que, finalement, la mauvaise nouvelle qu'elle était payée pour délivrer n'en était pas vraiment une, ou si peu, lui permettant ainsi de ne pas se

noyer dans un malheur qui ne la concernait pas. C'était le risque du métier : l'empathie. Le plus dur n'était pas l'annonce en elle-même, non, mais d'en ressentir les effets jusque dans son corps.

— Si vous êtes venue ici pour me dire que mon mari est mort, c'est moi qui suis gênée, mademoiselle, car je suis déjà au courant. Je ne suis pas allée à ses funérailles, néanmoins son frère m'avait prévenue par écrit.

Clothilde tentait de répondre à toutes les questions et remarques avec le même détachement professionnel, planquée derrière un bouclier invisible. Parfois, elle se disait qu'elle aurait fait une très bonne oncologue, si elle avait eu la chance de suivre des études supérieures – l'idée de passer ses journées à révéler aux gens une des pires maladies ne l'effrayait pas plus que ça. Elle aurait été douée.

En tout état de cause, ce qui arrivait à ses clients ne la regardait pas, se répétait-elle, d'ailleurs elle ne les reverrait sans doute jamais. Clothilde entraînait, foutait un bordel dingue dans une vie, et repartait calmement, sans se retourner.

— Non, reprit-elle en souriant, ce n'est pas pour cela que je suis ici, vous m'en voyez navrée. Maître Huot m'a mandatée pour vous informer que votre belle-mère, Mme Dubreuil – c'est cela ? – Mme Dubreuil donc, vit en maison de retraite et que votre défunt mari contribuait mensuellement à ses frais d'entretien.

— C'est possible, répondit la femme d'un ton froid. Vous savez, nous étions séparés depuis plusieurs années, je ne suis pas au courant de sa situation.

— Je le comprends bien, opina Clothilde. Néanmoins, il apparaît que vous n'avez ni l'un ni l'autre entrepris les démarches légales et que vous n'êtes donc pas divorcés. À ce titre, vous avez une obligation de soutien envers votre belle-mère.

Clothilde laissa glisser sur elle la réponse offusquée de la vieille femme. Quand le poids des émotions qu'elle libérait était trop lourd, elle se forçait à se rappeler qu'elle n'était que la messagère, elle n'était responsable de rien, ce qui arrivait n'était

pas sa faute. Aujourd'hui, elle n'en ressentit pas le besoin – la nouvelle serait plus pénible pour le porte-monnaie de la femme que douloureuse à accepter.

Elle avait fait une heure de route pour cette mission et, dans quelques minutes, son travail serait terminé. Le lendemain, elle pourrait profiter de sa journée. En déroulant les phrases qu'elle connaissait par cœur, depuis le temps, elle souriait intérieurement à cette perspective.

Une migraine fleurissait sous sa chevelure rousse retenue en chignon, et Clothilde ne désirait qu'une chose – rentrer se coucher. À bientôt 30 ans, elle commençait à mal supporter ces soirées alcoolisées en pleine semaine, il lui fallait maintenant une journée entière pour se remettre de quelques verres de trop.

— Je vous laisse ce courrier de maître Huot qui vous explique en détail la situation, conclut-elle en tendant une enveloppe. Vous y trouverez ses coordonnées, ainsi que la date d'audience prévue pour votre affaire.

Clothilde but une dernière gorgée de thé, encore brûlant, reposa la tasse, impassible, et se leva. Après les formules de politesse d'usage, elle se dirigea vers la porte, sa veste sous le bras, sans attendre que son hôtesse la raccompagne – elle savait qu'en général il était préférable de s'éclipser avec discrétion, d'autant que, ce soir, elle était fatiguée et pressée de rentrer.

La veille, elle avait annoncé la même mauvaise nouvelle à dix personnes distinctes. Des voix, des prénoms, des sexes et des âges différents, et pourtant ce point commun dont ils n'auraient certainement jamais conscience, le même mail à la virgule près : «Je suis navrée de vous informer que votre candidature n'a pas été retenue. Cependant, si vous le souhaitez, nous pourrions conserver votre CV au cas où un nouveau poste s'ouvrirait au sein de... » Elle avait gâché dix journées en moins d'une heure, et célébré cet exploit avec Sarah autour d'une bouteille de blanc. Ou deux, elle ne se souvenait plus – elle avait poursuivi toute seule après le départ de son amie.

Clothilde ne savait pas tricoter, ses prouesses culinaires restaient basiques, mais elle avait le chic pour annoncer de mauvaises nouvelles. Un talent comme un autre, après tout. La Terre aurait dégueulé des pulls à torsades et des roulés à la cannelle si tout le monde partageait les mêmes passions !

Et puisqu'il fallait bien que quelqu'un le fasse, ce sale boulot, autant que ce soit elle, à qui personne ne tenait vraiment. Sans elle, sans sa petite entreprise Cassandra, peut-être que dix chômeurs feraient encore les cent pas devant leur téléphone, se rongean les ongles jusqu'au sang en espérant une réponse positive qui n'existait que dans leurs rêves.

Clothilde était une pro, elle s'était taillé une belle réputation dans toute la région en dix ans de pratique, même si elle avait un peu trop souvent besoin d'oublier tout ça devant un verre de vin.

Elle était déjà arrivée à la porte d'entrée, que la vieille femme n'avait toujours pas bougé. Son thé serait froid avant qu'elle ne sorte de sa stupeur. Depuis longtemps, Clothilde avait remarqué que, face à une mauvaise nouvelle, les gens réagissaient de deux manières différentes.

Les premiers voulaient s'épancher, partager leur douleur, la contraindre à ressentir une fraction de ce qu'ils subissaient, avides de voir dans ses yeux un peu de compassion. Ils pouvaient déblatérer, s'emporter, argumenter et même finir par pleurer, les joues humides et pleines de morve. Ceux-là, c'étaient les pires – insupportables ! Parfois, leur frustration était telle qu'ils en arrivaient à l'insulter ou tentaient de l'intimider physiquement, profitant de la stature de Clothilde qui avait arrêté de grandir le jour où elle avait atteint le mètre cinquante-cinq.

Les seconds se fermaient complètement et ne se ressemblaient plus sans leurs expressions habituelles, leur visage prenant la couleur morte des statues de cire. Ils pouvaient paraître plus vieux ou plus cruels. Clothilde se demandait parfois si cela préfigurait la tête qu'ils auraient, une fois allongés dans leur cercueil. La bourgeoise fanée que Clothilde était sur le point de quitter, nouvellement veuve, faisait partie de ceux-là, et elle les trouvait beaucoup plus simples à gérer.

Pour cette raison, elle préférait les annonces par courrier, mail, SMS ou – au pire – par téléphone. Tout sauf un contact physique ou des regards à croiser.

Au moment de sortir, Clothilde se racla la gorge pour préciser que le notaire responsable de la succession ne manquerait pas de se mettre en rapport avec elle ultérieurement, et que le juge aux affaires familiales serait bien sûr tenu au courant de la situation, avant de franchir le seuil et de refermer doucement la porte derrière elle.

Emballez, c'est pesé ! Une mission de plus au compteur – la semaine avait été assez productive. Clothilde sentit ses épaules s'affaisser de quelques millimètres en s'installant dans la voiture. Elle démarra en vitesse et roula plusieurs minutes sur une départementale sans âme, bordée d'arbres décapités, s'éloignant suffisamment pour perdre la longère de vue et, avec elle, sa propriétaire, avant de s'arrêter près d'un talus pour poser la tête sur le volant.

Devant ses clients, Clothilde faisait toujours bonne figure, mais, une fois qu'elle avait claqué la porte de la voiture, raccroché le téléphone, ou fermé l'ordinateur, elle redevenait elle-même : une fille un peu seule et un peu – beaucoup ? – perdue. Très seule en fait. Si elle ne se décidait pas à bouger, à sortir pour se changer les idées au terme de ses missions, elle pouvait rapidement se mettre à trembler de froid, claquer des dents et avoir les yeux qui piquent. Chez Clothilde, la solitude présentait les mêmes symptômes que la grippe. Et pour ce virus, il n'y avait aucun vaccin.

Elle prit une grande inspiration, vida entièrement ses poumons en comptant lentement jusqu'à cinq, et répéta l'opération plusieurs fois. Puis, elle se tapota les joues pour leur redonner un peu de couleur, ouvrit et referma la bouche afin de détendre sa mâchoire, fit craquer son cou de gauche à droite dans une vaine tentative pour oublier ce qu'elle ressentait malgré elle, et pour trouver la force de ne pas rester plantée là. Sa carapace était parfois bien lourde à porter.

Elle aurait voulu disparaître, s'évaporer une fois ses messages délivrés, se téléporter jusqu'à son canapé, sans avoir à subir les réactions de ceux qui avaient eu la malchance de lui ouvrir leur porte. Ce n'était pas plus leur faute que la sienne, elle en convenait – mais qui se souciait d'elle ? Qui se demandait ce que ça pouvait bien lui faire, tout ce bordel, sous son bouclier ?

Avec Marc, elle ne discutait pas des affaires, après coup. Et même avec Sarah, elle évitait de trop s'épancher – elle ne voulait pas la noyer dans ses états d'âme. Elle avait peur de ne pas savoir doser ses confidences et de dégoûter son amie en se mettant, elle aussi, à renifler.

Et puis Sarah avait un mari, trois enfants, un crédit immobilier, une vie bien remplie, donc. Elle n'était pas là pour la mater. Alors Clothilde gardait ses émotions pour elle, jusqu'à ce que ça bouillonne, que ça déborde, soit dans des larmes sur son oreiller, soit dans des livres. Mais de ça non plus, elle n'en parlait pas.

Clothilde se frotta le visage, alluma la radio pour distraire son cerveau avec du bruit, sans pour autant réussir à capter aucune station. Merde ! cria-t-elle en tapant sur le volant, déclenchant le klaxon épuisé. Elle redémarra, jeta un coup d'œil dans le rétroviseur, et reprit la route.

Elle avait besoin de prendre une douche, manger autre chose que des olives au fond d'un verre de martini, se faire un bon thé puis profiter de son vendredi au calme, entourée de ses livres et de ses deux chats. Elle irait sans doute marcher dans le village, lancer quelques sourires polis, mais distants, et peut-être acheter une baguette de pain qu'elle laisserait rassir dans la cuisine, juste pour le plaisir d'échanger avec la boulangère des mots qui n'engageaient à rien.

En arrivant au bourg, elle déposa la vieille Clio chez Marc, le notaire, et lui confirma que la mission confiée était remplie.

— Au fait, Marc, je peux encore vous emprunter la voiture, dimanche en huit ? Pour le boulot.

— Bien sûr, Clothilde, d'autant que je ne m'en sers pas le dimanche, vous savez.

Il était toujours ravi d'aider Clothilde – après tout, elle lui ôtait régulièrement d'énormes épines du pied. Marc était trop doux et bien trop gentil pour tenir le coup face à des veuves endettées ou des héritiers qui se déchiraient.

Clothilde prit congé et marcha rapidement jusque chez elle, sous la chaleur de ce mois d'août bien trop sec pour la Normandie. Le plus chaud jamais enregistré, des records de températures, avait dit le météorologue à la radio. Le genre de mauvaises nouvelles qu'elle n'avait pas à annoncer, mais qui l'inquiétait.

Un trottoir étroit bordait la rue principale qui traversait le bourg, reliant l'office notarial, près de la bibliothèque municipale et de l'école privée, à la place centrale où se dressait, plus vraiment fière, la vieille église. La chaleur du bitume rendait l'air flou au ras du sol. À peine 19 heures, et déjà, les commerces étaient fermés – à part le bar, bien sûr. Par la porte grande ouverte, elle aperçut dans l'obscurité l'énorme ventilateur qui brassait du tiède pour quelques habitués aux visages un peu trop rouges.

Clothilde bifurqua à droite de la mairie et se retrouva dans la longue rue à sens unique où elle habitait, qui menait aussi chez Sarah – pour peu qu'on soit prêt à traverser le village – et, un peu plus loin, au foyer social, à la maison bleue qui lui faisait face, et à la sortie du bourg où sévissait la campagne, partout autour. Elle ne s'arrêta que pour cueillir un pissenlit téméraire qui poussait dans une fissure du trottoir, à l'ombre des maisons à colombages qui semblaient légèrement affaissées les unes contre les autres. Elle en fit tourner la tige entre ses doigts pour inspecter sa sphère – il était parfait, aucune aigrette ne manquait. Elle se plaça dos à la brise chaude de ce début de soirée, qui balayait faiblement la poussière de la chaussée, ferma les yeux et souffla comme s'il s'agissait de bougies sur son gâteau d'anniversaire, qu'elle avait 5 ans et toute la vie devant elle.

Clothilde claqua sa porte et se laissa glisser jusqu'au sol, les jambes parfaitement tendues devant elle. Ici, personne n'entrait ou ne sortait sans qu'elle le décide. C'était chez elle, à elle. Les mauvaises nouvelles restaient dehors. Les bonnes aussi, d'ailleurs – il ne se passait pas grand-chose dans sa vie, de ce côté-là, mais le vide émotionnel avait cette qualité d'être plus doux et plus supportable pour le cœur.

Ici, personne ne venait fouiller dans ses tiroirs ou sous son oreiller, saccager son intimité ou voler ses affaires, et depuis son départ du foyer de l'assistance sociale, c'était son royaume.

Elle se déchaussa, repoussant d'un coup sec ses escarpins qui atterrirent au pied de son énorme commode d'apothicaire. De là où elle se trouvait, l'entrée lui sembla encore plus en désordre que d'habitude – des piles de livres sur les premières marches de l'escalier à sa droite, des boîtes à chaussures contre le mur, des paniers plein de sacs à main... Elle serait certainement étonnée de redécouvrir certaines de ses possessions, elle en était consciente, mais jeter était trop difficile – à moins que l'objet ne soit vraiment cassé et inutilisable.

Elle décolla son dos du bois massif de la porte, passa la main sous son chemisier en soie sans manches, et fit claquer l'agrafe de son soutien-gorge. Les bretelles glissèrent le long de ses bras et, d'un geste expert, elle s'en débarrassa. La dentelle rejoignit les talons hauts.

Clothilde prit quelques minutes pour décompresser, comme elle le faisait à chaque retour de mission. Elle n'était pas du genre à s'apitoyer sur son sort, la plainte étant une falaise d'où elle risquait de tomber trop aisément si elle s'en approchait. La pauvre petite fille sans parents et qui n'a jamais été adoptée. Non, pas question ! Elle ne voulait pas être cette personne-là – alors elle se laissait quelques minutes pour récupérer, puis se relevait et n'y pensait plus... jusqu'à la prochaine fois.

Pour le monde extérieur, Clothilde était une jeune femme fière, qui pouvait paraître féroce même aux yeux de certains, et indépendante. Elle portait des talons hauts pour se grandir

et marchait le menton relevé, les épaules en arrière. Chez elle, elle était juste Clothilde. Elle était enfin à l'aise, redevenue elle-même, le bouclier au placard. Ce boulot aura ma peau, se disait-elle parfois, quand la fatigue et le découragement prenaient le pas sur la raison.

Dans la cuisine, elle déboucha une bouteille, remplit un grand verre à pied et y trempa les lèvres, la tête en arrière. Avait-elle un mauvais fond ? Peut-être pas tout noir non – sacrément gris quand même. Il ne fallait pas être bien lumineuse pour devenir la porteuse de mauvaises nouvelles. Elle s'était déjà demandé s'il n'était pas temps d'arrêter les frais, de fermer boutique. Mais alors, qui ferait le sale boulot ? Qui mettrait son équilibre émotionnel en jeu pour ruiner la vie des gens avec tact et professionnalisme ? Et puis, elle officiait depuis tellement d'années... À tout prendre, elle préférait être celle qui annonce les mauvaises nouvelles, plutôt que celle qui en espère, en vain, de bonnes.

Car elle avait été cette petite fille-là, il y avait bien longtemps. Presque une autre vie. Elle savait que l'espoir n'était pas une bonne drogue. C'était même risqué, d'espérer, dangereux si on y pensait. De l'espoir déçu suintait rapidement un truc plus gluant, plus collant, une substance puante dans laquelle on s'empêtrait, quelque chose qui ressemblait furieusement à du cynisme.

Clothilde ne savait pas si c'était sa noirceur qui la poussait à boire après chaque mission, ou si le goût sucré du vin sur sa langue, qui glissait, froid, dans son estomac vide, ne servait pas plutôt à anesthésier la tristesse qui l'envahissait par bouffées, au retour du travail. Pour ne plus y penser, elle reprit une gorgée avant de ramasser son soutien-gorge, de le jeter dans le panier à linge sale, et de monter dans la salle de bains, la bouteille et le verre à la main.

En passant la tête par la porte de son bureau, bien décidée à rejoindre au plus vite son lit et ne pas se réveiller avant le lendemain, Clothilde s'aperçut que l'imprimante avait craché

quelques pages bien remplies. Elle n'y avait pas prêté attention en se préparant ce matin.

Elle les attrapa et les parcourut en plissant les yeux – le contraste des mots noirs sur le fond blanc lui donna la nausée. Apparemment, elle avait été inspirée après le départ de Sarah. Et un peu frustrée sexuellement, si elle en croyait la scène qui se déroulait sous ses yeux. Elle haussa plusieurs fois les sourcils et un « Oh » étonné s'échappa même de ses lèvres – elle se souvenait d'avoir écrit, pourtant les mots qu'elle lisait lui semblaient étranges. Peu importe, c'est ce qui plaisait aux lectrices, ce ton désinhibé, lui avait rappelé son éditeur sur la petite carte qui accompagnait une bouteille de whisky hors de prix reçue le mois dernier. Il suffirait de modifier le prénom du type, et cette scène s'intégrerait parfaitement dans son prochain roman, celui qu'elle devait renvoyer d'ici quelques semaines, pour une sortie prévue avant Noël.

Forcément, tous ses héros ne pouvaient pas s'appeler Ben.

2

CLOTHILDE ouvrit encore un peu le robinet d'eau chaude, et la vapeur recouvrit toutes les surfaces de la salle de bains qu'aucune fenêtre n'éclairait.

Elle n'aimait rien plus que sa douche du matin – indécentement longue et brûlante. À part peut-être son café au réveil, ses livres, ses deux chats, et son rendez-vous quotidien avec un verre de vin blanc, à l'heure du dîner – surtout celui du jeudi soir, car elle avait décidé d'un commun accord avec elle-même de ne pas travailler le vendredi.

Face au miroir encore embué, elle hésita quelques instants à le nettoyer pour se voir. Après tout, elle connaissait déjà parfaitement son visage, chaque trait, chaque expression, elle avait passé tant d'heures depuis l'enfance à s'inspecter sous tous les angles, toutes les lumières, pour essayer de comprendre de quoi – de qui! – elle était faite, ce qui tenait de l'inné ou de l'acquis. Est-ce que sa ride du lion naissante lui venait de sa mère? Peut-être de son père? Ou la faute lui en revenait-elle parce qu'elle fronçait trop les sourcils, en général?

Était-elle mince parce qu'elle avait eu de la chance à la loterie du métabolisme, ou parce qu'elle n'avait pas grandi dans une cuisine modèle, nourrie aux bons petits plats d'une mère en tablier?

Elle finit par se retrouver dans la même position que les autres jours, les mains à plat sur la porcelaine du lavabo, le corps penché en avant, le menton relevé, pour étudier chaque

centimètre carré de son visage dans l'espoir secret de découvrir enfin qui elle était.

Mais la vérité qu'elle croyait, c'était qu'elle ne ressemblait à personne, puisqu'elle n'était la fille de personne. Un électron libre. Au foyer, certains l'avaient cataloguée narcissique, toujours plantée devant un miroir, alors que Clothilde était simplement paumée.

Elle soupira, puis baissa la tête pour libérer ses longs cheveux piégés dans une serviette détrempée avant de se redresser d'un coup sec. Ses mèches rousses commençaient déjà à boucler autour de ses épaules. L'année de ses 10 ans, elle s'était laissée aller à rêver qu'elle était la fille cachée de l'actrice Julianne Moore, après l'avoir vue dans un film diffusé pendant les vacances de Noël. Julianne aurait eu tellement de travail, avec tous ces rôles fascinants qu'elle devait jouer, ces voyages promotionnels, ses nombreux admirateurs... Sûrement n'avait-elle pas eu le temps de venir la chercher, mais elle allait revenir, c'était certain. Très bientôt.

Ça aurait pu la faire sourire, ce matin, si seulement ce n'était pas si triste. Encore maintenant, quand elle croisait une femme rousse, Clothilde la regardait un peu trop fixement. Une fois, elle en avait suivi une dans les allées du supermarché, fascinée par ce qu'elle voyait : petite et menue, comme elle, et ses cheveux étaient roux, comme les siens. Il lui avait fallu quelques minutes pour admettre qu'elle ne pouvait raisonnablement pas être la fille d'une personne qui devait avoir en tout et pour tout cinq ans de plus qu'elle.

Clothilde observa les taches de rousseur qui constellaient ses épaules, ses clavicules, et même ses seins.

— Au moins les tiens, ils ne sont pas tout plats ! Je pourrais m'en faire des écharpes avec les miens... Ne fais jamais d'enfant ! lui avait lancé Sarah dans les vestiaires à la piscine quelques semaines auparavant.

— Ça ne risque pas, lui avait-elle répondu d'un ton égal, sans même se poser la question.

C'était une évidence, elle n'aurait jamais d'enfants. Elle y avait réfléchi bien sûr. Toutes les filles ne le faisaient-elles pas à l'arrivée de leurs premières règles ou de leur premier petit copain ? Clothilde avait enfermé cette idée dans une boîte, depuis longtemps, et elle l'avait scellée pour ne plus y penser. Elle ne savait pas d'où elle sortait, littéralement. Et si elle avait hérité de sa mère une incapacité fondamentale à aimer sa progéniture ? Ou même une maladie, bien cachée au fond de ses gènes, encore en sommeil ? Et si elle n'avait tout simplement aucun instinct maternel ? Et si elle finissait, elle aussi, par abandonner son enfant ? Voilà un risque qu'elle répugnait à prendre et un modèle qu'elle refusait de suivre. Elle ne savait peut-être pas qui elle était, mais elle savait sans l'ombre d'un doute que elle ne voulait pas être.

Elle s'adressa un sourire dans le miroir, à la manière d'un mauvais coach de vie, les coins des lèvres tombantes et la commissure malheureuse. Même quand elle riait, elle pouvait avoir l'air triste. La buée s'échappa de la salle de bains quand elle en ouvrit la porte, nue, pour retourner dans sa chambre.

Clothilde estimait avoir très correctement raté sa vie, tout en concédant avoir démarré la course avec un beau handicap. Elle y songeait souvent, en s'habillant, en se lavant les dents ou en caressant ses chats. Ses pensées prenaient toujours le même chemin quand elle ne voulait penser à rien.

Elle avait été la mauvaise nouvelle de sa propre mère, qui s'était rendu compte trop tard que son utérus était squatté. Sa génitrice, qui avait accouché sous X à défaut de pouvoir avorter, et qui avait sûrement repris ses études secondaires comme si de rien n'était, avec juste une taille de jean supplémentaire.

Clothilde ne connaissait rien de cette femme qui l'avait poussée hors de son ventre, à part qu'elle avait 15 ans au moment de sa naissance. Clothilde en aurait le double au 31 décembre. Une date qu'elle partait oublier chaque année, dans des voyages qui l'emmenaient aussi loin que possible des fêtes, des bougies et de l'atroce nostalgie que suscitait cette période.

Elle se sentit vieille soudain – 30 ans ! L'âge d'être mère, si elle l'avait voulu. Devant le miroir de sa coiffeuse, elle posa les mains à plat sur sa chevelure, et inspecta ses racines à la recherche de reflets blancs. Rien, ouf ! Elle n'était pas prête pour ça. Déjà qu'elle avait un prénom de vieille, pas question d'en avoir les signes extérieurs.

Personne n'avait voulu l'adopter, et longtemps Clothilde s'était convaincue que c'était à cause de cet horrible prénom dont la sage-femme l'avait affublée, sûrement pour se venger d'être dérangée pendant une garde qu'elle avait espérée calme – quelle idée de vouloir venir au monde un 31 décembre à 23 h 57 ! Plus elle y pensait – et elle y pensait souvent, surtout pendant ses réveillons du Nouvel An en tête à tête avec elle-même – plus elle se disait qu'elle lui avait fait rater le compte à rebours avec l'équipe médicale dans la salle de pause, et peut-être (sûrement même), un baiser avec l'anesthésiste. Clairement, elle méritait de s'appeler Clothilde.

Elle avait traversé son enfance comme un passage piéton à l'heure creuse. Sans regarder. Elle avait pris l'habitude de hausser les épaules quand l'assistante sociale lui parlait de famille d'accueil – ils avaient bien essayé, une fois ou deux, mais ça ne s'était pas bien terminé. Clothilde était trop... Clothilde. Minuscule, silencieuse, repliée sur elle-même. L'enthousiasme répété des éducateurs à l'idée de lui trouver des parents avait toujours fini par retomber en laissant place à des sourires gênés. Clothilde préférait nettement se passer de ces montagnes russes et laisser ses émotions dormir en boule tel un vieux chat paresseux.

Au foyer, c'était déjà elle qui annonçait les mauvaises nouvelles. La première fois, c'était quelques jours avant Noël, elle allait sur ses 8 ans. Clothilde s'en souvenait parfaitement : ce sentiment d'être enfin utile à quelque chose, de ne plus encombrer l'espace pour rien, d'avoir une fonction au sein du groupe l'avait comme réveillée. Là-bas, la période de l'avent était toujours étrange – l'effervescence des fêtes qui approchent, le sapin au milieu de la salle commune, le cadeau préparé à l'école,

les publicités de jouets en boucle à la télé et l'espoir de passer Noël en famille pour tous les enfants. Enfin, pas pour Clothilde : elle savait que pour elle, c'était impossible. Les autres y croyaient encore et certains étaient exaucés.

Le petit garçon à l'origine de sa vocation était plus jeune qu'elle, elle n'aurait pas su dire quel âge exactement, 4 ans peut-être, 5 au plus. Chaque jour depuis le début du mois de décembre, matin, midi et soir, il demandait aux éducateurs de garde si sa mère viendrait le chercher avant Noël. Même les plus flegmatiques finissaient par perdre patience, mais leur réponse ne variait jamais – *On verra*. Clothilde savait que ces deux mots étaient un *non* à peine déguisé, une formule pour masquer leur lâcheté.

Après le goûter, au tout début des vacances scolaires, elle avait coincé le garçon dans la salle de jeux et lui avait lancé :

— Pourquoi tu poses tout le temps cette question ?

L'enfant avait baissé la tête, sans piper mot.

— Tu sais, s'ils te répondent pas, c'est qu'ils savent pas... ou qu'ils veulent pas te répondre. Moi, je peux peut-être. Dis-moi !

Le petit avait hésité, triturant une brique de Lego entre ses doigts encore boudinés et collants de confiture.

— J'ai peur que le père Noël ne me trouve pas. C'est ma mère qui a posté la lettre, à la maison. Alors si je ne suis pas chez moi, il me trouvera pas.

Clothilde avait déjà la conviction qu'il était toujours préférable de savoir plutôt que rester dans l'ignorance, et que ce garçon méritait lui aussi la vérité.

— Ceux qui rentrent chez eux pour les fêtes ont tous été prévenus hier, en fait. Si personne t'a rien dit, c'est que t'es coincé ici.

Le petit avait levé la tête vers elle, les yeux arrondis, la bouche tremblante. À cet instant, Clothilde avait détesté les éducateurs et tous ces adultes qui ne disaient pas la vérité, ou s'arrangeaient avec elle, pour éviter de devoir affronter ce genre de regard brisé.

— Mais ne t'inquiète pas, le père Noël, il sait tout ça, j'en suis sûre. Pas besoin d'être chez toi pour recevoir tes cadeaux.

Clothilde n'avait pas eu la force de lui dire que, de toute façon, le père Noël n'existait pas. Une seule mauvaise nouvelle à la fois.

Il faut croire qu'elle avait la tête de l'emploi, si contrite et désolée d'être là, les bras ballants, avec son petit fardeau à livrer comme un facteur sous la pluie. Aucun adulte n'osait jamais s'énerver après elle quand elle semait ses nouvelles. Ainsi, par la suite, les annonces s'étaient succédé sans qu'une décision n'ait vraiment été prise à ce sujet : *Non, Camille, ta mère n'est pas là pour la visite hebdomadaire sous surveillance. Gabriel, aucune famille ne veut t'accueillir, désolée...* Elle avait déjà du mal avec la tromperie, à l'époque, elle ne voulait pas mentir, et on venait vers elle quand on était prêt à entendre la vérité. *Tu es trop âgée, Juliette, et ta mère est une droguée. Personne ne vous adoptera tous les six ensemble, Gilles, c'est comme ça.*

Depuis, bien sûr, il pouvait lui arriver de romancer un peu quand elle le jugeait inévitable – les mensonges pouvaient dresser des murs hauts et solides autour d'elle et la protéger. Elle trouvait le goût de la vérité bien plus savoureux.

Elle avait compris très tôt qu'à ses 18 ans, elle devrait quitter le foyer. On l'avait autorisée à rester un peu plus longtemps, mais il n'y avait pas d'échappatoire : il fallait qu'elle se débrouille, maintenant. La directrice, Mme Lançon, s'était inquiétée de ce qu'elle allait faire de sa vie. Après tout, elle n'avait qu'un bac littéraire en poche et ça ne mène pas à grand-chose, la poésie. Clothilde avait réfléchi quelques semaines et fait sa valise.

Elle avait trouvé exactement l'emploi qu'il lui fallait : porteuse de mauvaises nouvelles.

Elle avait créé sa petite entreprise et l'avait appelée *Cassandra*. Pas par amour de la mythologie grecque, mais par pragmatisme économique. L'expression *Jouer les Cassandra* était assez populaire, et ses clients se sentaient vite rassurés par la prise en charge de leur besoin jusque dans l'ordre à écrire sur le chèque.

Quand on frappa à sa porte ce matin-là, elle finissait son premier café, assise sur les marches en pierre qui menaient à son petit jardin, à l'arrière de la maison, dans le plus parfait silence. Cela ne pouvait être que Sarah ou Marc, se dit-elle en se levant pour aller ouvrir. Dans les deux cas, elle pouvait se réjouir. Soit de passer un moment avec son amie, soit d'avoir une autre mission pour lundi. Car c'était l'un des avantages des mauvaises nouvelles : rien ne pressait. Ni le client qui souhaitait se décharger de ce poids ni la personne qui allait devoir se le coltiner n'étaient jamais vraiment dans l'urgence. Un mort serait toujours mort le lendemain, un cancer ne disparaîtrait pas pendant la nuit et un litige de propriété ne se démêlait, au mieux, qu'en plusieurs mois.

Lorsqu'elle ouvrit à Marc, le notaire avait le même air désolé que la directrice du foyer quand elle croisait Clothilde dans le village. C'était étrange, car la perspective de pouvoir se délester d'un sale boulot le mettait généralement d'humeur guillerette. Sans préambule, il lui annonça d'une voix grave et un peu traînante :

— J'ai une bonne et... une mauvaise nouvelle.

Voyez-vous ça, pensa Clothilde, sourcils froncés. Elle allait être obligée de l'inviter à entrer et lui proposer une tasse de thé.

3

— OUI, merci, c'est une excellente nouvelle !

Cette journée, à l'image de toutes les autres depuis près de deux mois maintenant, n'avait pas vraiment bien commencé et pourtant, en quelques minutes, son karma, ses chakras, les astres et tous ces trucs auxquels il ne croyait pas s'étaient pourtant alignés. Synchronisés, même. Quand il raccrocha, Ben Robinson soupira de soulagement. Son café avait refroidi, il était encore en caleçon, vauté sur un canapé qui n'était pas le sien, mais il souriait.

Tout allait s'arranger. Enfin !

Il balaya du regard cet appartement qu'il squattait depuis fin juin. Ce coup de fil était une vraie bonne nouvelle, tant il paraissait évident qu'il ne pouvait continuer ainsi. Ben s'étira, les muscles du dos endoloris par une nuit trop courte sur des ressorts mal placés. Il devenait trop vieux pour ces conneries, il avait besoin d'un peu de stabilité, d'une remise en forme et d'un vrai matelas.

Ben vida son café dans l'évier et en fit couler un autre – il était d'humeur optimiste, presque joviale, il en aurait sauté ou dansé au milieu de la cuisine. Sa traversée du désert était enfin terminée, il avait de nouveau un objectif, des délais à respecter, des comptes à rendre à une hiérarchie, des trucs à organiser... Bref, il était de retour au monde.

Il avait encore un goût amer dans la bouche quand il repensait à cette journée qui avait tout changé en foutant à la poubelle

l'avenir qu'il pensait avoir tracé. Après un été pourri à ressasser son malheur et à s'apitoyer sur lui-même, il voulait avancer, il était prêt. Il le fallait, sinon il allait finir par s'y noyer et ne plus trouver la force d'en sortir. Cet appel du rectorat de Normandie arrivait à point nommé avant que son mental ne le lâche et qu'il devienne tout juste bon à vivre en sous-vêtements aux crochets d'un pote.

La foutue journée de juin à l'origine de sa situation actuelle lui apparaissait encore sous la forme d'une espèce de brume un peu toxique. Il avait démissionné, rompu et déménagé, dans cet ordre précis, en moins de douze heures. Les jours suivants, il s'était demandé s'il n'avait pas rêvé, s'il avait bien vu la scène qui ne cessait de le hanter. Seulement, Julia n'avait pas tenté de le joindre quand il avait quitté leur appartement, et il avait fini par répondre seul à ses questions.

Ben était un type gentil et confiant, mais il était aussi assez fier, avec un fond rancunier à l'occasion. Il lui était arrivé de le faire savoir avec un bon coup de poing, si son adversaire était un homme, ou quelques assiettes cassées, s'il s'agissait de sa fiancée. Il avait donc quitté son poste en envoyant un courrier à la direction de l'école, laissé un message concis sur le comptoir de la cuisine – *C'est fini, n'essaie pas de me joindre* – avant de bourrer deux valises et quatre cartons de ses effets personnels.

Il n'avait jamais été bien matérialiste, et peu d'objets conservaient une valeur sentimentale à ses yeux. Une qualité qui s'avérait très utile lorsqu'il fallait tout quitter en quelques heures et trouver un ami doté d'un canapé confortable pour l'héberger le temps de savoir ce qu'il allait bien pouvoir faire du reste de sa vie.

Appuyé contre le comptoir, sa tasse de café brûlant à la main, les chevilles croisées, Ben écouta le silence de l'appartement, un sourire au coin des lèvres. Pour la première fois de l'été, rien ne l'effrayait. En quelques minutes, l'avenir maussade et vide qu'il s'imaginait devoir vivre ici, qui l'angoissait et qui allait bientôt finir par le rendre chauve à force de passer

ses mains dans ses cheveux, de les défaire, de les tirer, de les ébouriffer avant de les attacher de nouveau, cet avenir sans perspective avait pris fin.

L'euphorie dura le temps d'une douche, d'un peu de ménage et d'un troisième café, puis retomba sans qu'il y prenne garde.

Car s'il avait espéré cet appel tout l'été – non, s'il était réellement honnête avec lui-même, il l'attendait depuis des années – il se sentait tout à coup vide, dégonflé comme une baudruche oubliée dans un coin de la salle des fêtes.

Rentrer chez lui, dans son village de Normandie, celui où il était né, où il avait grandi, et où il rêvait de retourner travailler, lui apparaissait tout à coup comme la retraite d'un perdant. Il ne revenait pas triomphant, au bras de Julia, il fuyait se mettre à l'abri. Un déserteur, la guerre en moins.

La rupture avec sa fiancée avait altéré sa confiance, ses mécanismes intérieurs ne fonctionnaient plus sans heurt, certains écrous frottaient ou claquaient au fond de lui. Les saveurs s'étaient affadies, les lumières s'étaient tamisées et les événements semblaient se dérouler plus lentement, avec une distance inhabituelle, étouffés derrière un voile d'abattement qu'il n'arrivait pas à tirer. Il avait enfin un projet, oui, il allait rentrer en France, oui, mais la queue entre les jambes et son ego au fond d'une valise.

Ben oscillait dans les ressentiments qu'il portait encore à Julia – il ne pouvait envisager, par exemple, croiser le type sans lui balancer son poing en pleine figure. En revanche, il n'avait rien à dire à son ex. Il était surtout à plat, terni, se sentant crédule, très con et très seul.

Alors oui, l'appel de ce matin était une excellente nouvelle, car son village lui apparaissait comme l'unique endroit où il pourrait panser ses blessures et se planquer. Bon, d'accord, les circonstances de son retour n'étaient clairement pas celles qu'il avait imaginées. Mais le plus important, c'était de rentrer, non ?

Il se dit qu'il lui fallait appeler sa sœur, elle saurait l'aider pour les détails pratiques. Lui n'était pas sûr de par où commencer.

Sarah, ça faisait un bout de temps qu'il ne lui avait pas téléphoné, depuis le fameux jour. Il n'avait pas osé lui raconter ce qui s'était passé, à elle qui réussissait tout, et maintenant, deux mois plus tard, c'était comme s'il lui avait caché sciemment la vérité. Un truc qui ne se fait pas entre frère et sœur, et encore moins entre jumeaux.

Ben scruta son téléphone. Il était 9 h 30 ici, une heure de plus en France : Sarah serait déjà debout. Avec ses trois mômes, il voyait mal comment elle aurait eu le choix. Peut-être devrait-il plutôt lui écrire ? Elle pourrait lire et digérer les informations à son rythme. Il ne voulait pas non plus la prendre au dépourvu ou la déranger. Oui, c'était beaucoup mieux d'écrire. Mais il l'entendait d'ici : *Oh, le gros lâche !*

En y réfléchissant encore un peu, tout en enfilant un T-shirt sur son jean préféré, il faillit parvenir à se convaincre qu'il ne l'était pas – seulement prévenant. Il tira sur l'élastique qui retenait ses cheveux bruns, se massa le crâne, se recoiffa, et admit tout bas que si, évidemment, il l'était, et pas qu'un peu. Avant de changer encore d'avis, il appuya sur le prénom de sa sœur dans la courte liste de ses contacts, et prit une grande inspiration.

— Allô, oui, ne quitte pas, Ben !

Il l'entendit s'adresser aux enfants au milieu d'un joyeux vacarme. Il aurait dû écrire, il la dérangeait. Il marcha jusqu'à la fenêtre, posa son front contre la vitre encore fraîche et laissa ses yeux imaginer des formes dans les nuages blancs et moelleux au-dessus de la campagne anglaise.

— Ben ? Pardon, j'installais les enfants devant un dessin animé, ils sont en vacances. Enfin, tu le sais, vu que toi aussi tu es en vacances. Je ne m'attendais pas à ton appel, ça fait plaisir ! Comment vas-tu ? Ravie de constater que tu n'as pas perdu mon numéro !

Depuis leurs premiers mots, plus de trois décennies auparavant, Sarah parlait trop – beaucoup trop. Lui avait pris le contre-pied, ou la place qu'il restait, préférant les phrases courtes, efficaces. En tant que professeur des écoles, il devait

répéter la même chose des dizaines de fois – il valait toujours mieux garder le message bref.

— Bonjour, Sarah, ça va. Moi aussi je suis content de t'entendre. Je t'appelle parce que...

— T'as une voix fatiguée, tu es sûr que ça va? Tu sais que tu peux me le dire, je ne répéterai rien aux parents, tu peux me faire confiance.

— J'ai deux nouvelles à t'annoncer, en fait. Une bonne et une mauvaise.

— Je préfère que tu commences par la mauvaise, enfin si ça te convient, sinon tu peux choisir celle que tu veux, je ne vais pas te forcer.

Ben leva les yeux au ciel, et s'assit sur le canapé, les coudes sur les genoux, une main calant le téléphone contre son oreille, l'autre sous son menton. Il n'avait plus revu sa sœur et ses neveux depuis le printemps dernier et les quelques jours qui le séparaient encore de leurs retrouvailles lui parurent tout à coup aussi longs que les semaines qu'il venait de traverser.

— J'ai rompu avec Julia.

— Ah.

Sarah ne sembla pas vouloir commenter plus loin, ce qui n'étonna pas tout à fait Ben. Julia et elle... ce n'était pas le grand amour.

— Et l'autre nouvelle? reprit sa sœur.

— Le rectorat vient de me confier un remplacement jusqu'à Noël, dans notre ancienne école. Sarah, tu te rends compte, je vais me coltiner la mère Brussière.

Au bout de la ligne, le silence dura et Ben jeta un œil à son écran pour s'assurer que la communication n'avait pas été coupée.

— Sarah, tu m'as entendu?

— Oui, oui, parfaitement. Mais, Ben... Elle est où, la mauvaise nouvelle?

Ben éclata d'un rire bruyant et sec qui le surprit lui-même. Il n'avait plus ri depuis des semaines. Il secoua la tête et essuya

une larme en équilibre au coin des cils. Sa sœur jumelle n'appréciait pas Julia. Elle prétendait, depuis leur enfance, avoir un flair particulier pour les filles qu'il fréquentait, un genre de radar viscéral à emmerdes. Du coup, il avait toujours appréhendé la première rencontre entre Sarah et les femmes qui lui plaisaient. Enfin, à une exception près.

Mais il n'avait aucune envie de replonger dans ces souvenirs-là. Certaines choses appartiennent au passé et doivent y rester.

Sarah n'avait fait la connaissance de Julia que plusieurs mois après le début de leur relation, alors qu'ils vivaient pratiquement ensemble. Sa sœur n'avait pas fait de commentaire – il n'en avait pas eu besoin pour flairer sa réticence. Qu'elle accepte leur rupture, sans question indiscreète, le rassura au sujet de son retour.

La vérité, s'il osait gratter un peu sous l'épaisse nonchalance derrière laquelle il se planquait, c'est qu'il avait honte d'annoncer à sa sœur qu'il était de nouveau célibataire. Il se sentait minable devant elle qui était mariée, mère de famille, et qui avait toujours eu l'air de savoir mieux que lui ce dont il avait besoin.

Évidemment, c'était stupide, après tout il n'avait rien fait de mal, ce n'était pas lui qui avait tout gâché en s'envoyant en l'air avec quelqu'un d'autre, et pourtant il ne pouvait s'empêcher de comparer leurs deux situations en sa défaveur.

Alors que Sarah lui racontait à quel point elle était contente de son arrivée prochaine et toutes les choses qu'ils allaient pouvoir faire ensemble, de nouveau, l'esprit de Ben continuait de mouliner.

Pour tous ses amis, il était simplement de retour sur le marché des cœurs à prendre parce que *ça ne fonctionnait plus entre Julia et lui*, qu'il *était allé trop vite* et que, finalement, *ce n'était pas la bonne*. En même temps, ils avaient un peu prévu de se marier, mais passons.

Seul James, avec qui il jouait au rugby tous les dimanches, compagnon de beuverie, était au courant des véritables raisons

de leur rupture. Quand son ami l'avait vu débarquer avec deux valises, et la voiture remplie de cartons, il lui avait fait cracher le morceau. Ben était encore sous le choc et n'avait pas protesté. Et puis, pouvait-il mentir à celui qui allait l'héberger en urgence ?

Ben aurait voulu tout raconter à sa sœur depuis le début, bien sûr. Il n'en avait pas eu le courage, tout simplement. Il savait bien, pourtant, que le comportement de Julia en disait bien plus sur elle que sur lui, et pourtant, une petite voix nasillarde ne cessait de l'accuser – c'est ta faute, tu ne sais pas t'y prendre avec les filles ! Mais, avait-il envie de se défendre, il fallait être deux pour réussir – ou rater – une relation.

Sarah et lui avaient toujours tout partagé, jusqu'à l'utérus maternel. Tout, ou presque. Il n'y avait qu'un sujet tabou entre eux, et qui lui rappelait bien trop sa rupture récente et l'échec de sa vie amoureuse pour risquer de s'y aventurer.

Que ce soit au téléphone, quand il traversait la Manche à Noël ou que Sarah venait le voir avec sa tribu au printemps, ils ne parlaient jamais d'elle. Elle n'existait pas dans leurs conversations, car elle se serait mise entre eux. Quand il avait quitté leur village après sa licence, pour poursuivre ses études en Angleterre, sur les traces de ses ancêtres, il avait fait promettre à sa sœur de ne jamais la mentionner. Ça avait été dur, insupportable, mais il était persuadé qu'il valait toujours mieux trancher dans le vif.

Depuis douze ans il n'avait pas pris de ses nouvelles ni même prononcé son prénom. Elle n'était pas morte, Sarah n'aurait jamais pu lui cacher cette information. Non, sa sœur n'aurait pas pu rester impassible, si celle qu'elle considérait à l'époque comme sa meilleure amie – une petite sœur de cœur, disait-elle – était morte.

Ben s'en voulait de manière chronique, c'était un de ces bruits de fond qui ne disparaissent jamais complètement, mais auxquels on finit par s'habituer et qui ne gênent même plus pour dormir – la plupart du temps. Il avait mis sa sœur dans une position difficile, coupée entre son jumeau et son amie.

Il se demandait parfois si elles se voyaient toujours, si elles étaient restées proches, avec les années. Il ne pouvait alors